

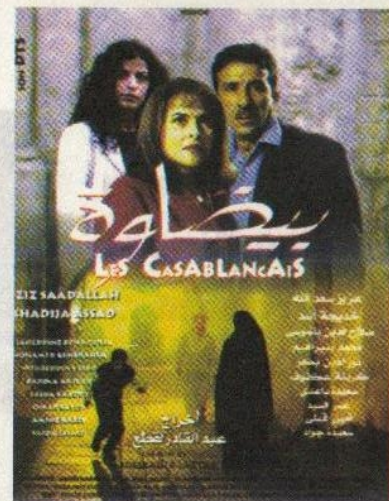
# «LES CASABLANCAIS» DE ABDELKADER LAGTAA

Alors que son film précédent «La porte close» reste bloqué par la censure, la sortie du dernier opus de ce cinéaste est l'événement cinéma de l'année.

**Q**uel traitement peut réserver un cinéaste marocain aux années de plomb ? Abdelkader Lagtaa a choisi d'en sourire, comme pour effacer et démystifier cette tâche sombre qui s'est abattue brutalement et sans coup férir sur le Maroc. Pour se souve-

nir, qu'obtenir un passeport relevait du parcours du combattant. Que lire le «*capital*» de Marx relevait de la sédition, qu'une discussion entre deux jeunes gens de sexe opposé était une incitation à la débauche. Cette ébauche de la vie quotidienne, ces tranches de

vie impitoyables de vérité, font de ce film une espèce d'annales de la répression, de la peur. Cette terreur qui envahit le Marocain lorsqu'il est dans cette illégalité schizophrénique (l'alcool est un produit destiné comme chacun le sait à être vendu uniquement aux étrangers), lorsqu'il se retrouve devant un livre interdit, ou une personne au passé politique «trouble». Ce sentiment nauséabond, putride qui fait d'un pauvre voisin un mouchard professionnel, d'un garçon de café, la sentinelle qui rode. Mais «*Les Casablancais*» traite aussi de la joie de vivre de petites gens sans histoires, qui traverse le long chemin de la vie en se faisant tout petit. De l'amour simple de gens simples, un formidable hymne au désir de normalité. Lagtaa décrit ce système policier du caïd au moqqadem (interprété avec brio par Mohamed Benmansour) et de ces ramifications colporteuses (les gardiens de rue, les prostituées...). Il traite aussi de l'embrigadement de jeunes enfants dans les circuits de l'intégrisme, de la facilité pour un adulte de détruire l'imaginaire et les repères identitaires d'un adolescent pourtant protégé par ses parents. Il rappelle aux spectateurs que l'impunité a longuement accompagné les marocains dans leurs démarches quotidiennes, que des faux fkihs ont toujours été là pour résoudre «radicalement» leurs problèmes. L'extraordinaire interprétation de l'ensemble des acteurs donne un tonus sup-



plémentaire au film. Saâdallah Aziz est magistral dans son rôle de couard engagé. La palme revient cependant à Nourredine Bkr qui interprète un gardien de rue, mouchard à ses heures et alcoolique invétéré. Si les dialogues n'ont cette fois-ci pas eu besoin d'être «édulcorés» par le CCM, ils conservent cependant une verdeur inhabituelle. On rit, on frémit, mais l'on se dit surtout, avec soulagement que tout cela est derrière nous. Car au Maroc d'aujourd'hui la peur s'étiole progressivement, et l'on n'arrête plus les gens impunément. N'est ce pas ? □

## Lagtaa décrit la genèse de son film

«Ce film est né dans des conditions assez particulières. J'ai tourné en 1993 mon film «la porte close» en coproduction avec un organisme étatique algérien et une société française. Celle-ci n'ayant pas honoré ses engagements avec le distributeur, le film s'est retrouvé bloqué. A partir de là et d'après les règlements régissant le fonds d'aide, ce travail n'ayant pas pu être présenté à la commission, je ne pouvais plus proposer d'autres projets de film. J'ai pu cependant obtenir une dérogation par le ministère de tutelle, qui m'a permis d'obtenir un soutien financier pour commencer la production des «*Casablancais*». Toutes ces démarches juridiques se sont quand même étalées sur une période de quatre années, dans la douleur, sans que je ne puisse avoir aucune garantie qu'elles puissent un jour aboutir. Le film a en fait été suscité par un producteur canadien, à qui j'avais fait part de cette vision panoramique que j'avais de la ville blanche, continuité naturelle de mon premier long métrage «un amour à Casablanca». J'ai donc écrit un scénario qui a été présenté à un concours à Montréal pour le soutien du Canada aux pays du sud, qui a donc pu bénéficier d'une aide. J'ai par la suite rencontré un coproducteur français qui a été séduit par mon projet au Festival de Cannes. Et de là à commencer cette aventure pour ce film qui me tient particulièrement à cœur. C'est le film long métrage que j'ai fait avec le plus de sérénité, car j'ai eu à ma disposition des moyens financiers et techniques qui m'ont permis d'aller au bout de ma réflexion et de mon esthétique».

Younes Alami